

CRISPIN FINANCIER,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. MERLE ET OURRY:

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre
des Variétés, le 23 décembre 1812.*

PRIX, 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez M.^{me} MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de
Théâtre, rue de l'Echelle, N.^o 10.

De l'Imprimerie de Madame DUMINIL-LESUEUR,
rue de la Harpe, n.^o 78.

PERSONNAGES ACTEURS.



M. DE LA POPELINIÈRE, M. DUVAL.

fermier général.

POISSON, *acteur de la Comédie Française.* M. BOSQUIER.

TURQUOIS, } *receveurs des* M. DUBOIS.
THIBAUDIER, } *tailles.* M. BLONDIN.

LUCILE, *pupille de Poisson.* M.^{lle} LOUISE.

DORVAL, *commis aux aides,* M. AUBERTIN.
son amant.

RAPIN, *intendant de M. de la* M. FLEURY.
Popelinière.

LA FRANCE, *cocher* { de M. M. DEBIÈVRE.
RÉMOULADE, *cuisinier* { de la M. LANGLOIS.
AUTRES DOMESTIQUES. { Popeli- M. PINSON.
nière.

*La Scène se passe dans un salon de la maison
de M. de la Popelinière, vers 1746.*

CRISPIN FINANCIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPIN, RÉMOULADE, LA FRANCE, PLUSIEURS
DOMESTIQUES.

AIR : *Quinque de Félix.*

RAPIN.

Finissez donc, vous me rompez la tête.

LES DOMESTIQUES.

Donnez-nous donc ce qu'il faut pour la fête.

RAPIN.

Au diable, (*ter.*) laissez-moi tranquille un moment.

LES DOMESTIQUES.

Songez donc que l'on nous attend,
On va commencer à l'instant.

LA FRANCE.

Il faut vingt livres de bougie,
Pour les lustres et pour le jeu.

RÉMOULADE.

Pour l'orchestre, qui déjà crie,
Vingt bouteilles seront bien peu.

RAPIN.

Mais, ayez donc de la raison,
Vous pilliez la maison.

LES DOMESTIQUES.

Monsieur prétend, avec raison,
Qu'on fasse honneur à sa maison.

LA FRANCE.

Dans une telle occasion,
L'avarice est hors de saison ;
Il faut tout à foison.

RAPIN.

Finissez donc, vous me rompez la tête.

LES DOMESTIQUES.

Donnez-nous donc ce qu'il faut pour la fête.

(Songez donc, monsieur l'intendant,
Qu'il faut ici trancher du grand.

Ensemble.

RAPIN.

Apprenez tous qu'un intendant,
Doit être économe et prudent.

RAPIN.

Ah ça , messieurs , vous croyez-vous , chez M. de la Popelinière , dans une ville prise d'assaut , où tout est au pillage ?

RÉMOULADE.

Vous êtes son intendant , on sait cela ; mais enfin , dans une fête comme celle-ci , rien ne doit manquer ; c'est la volonté de monsieur.

RAPIN.

Et moi , je vous dis que je dois veiller à tout ; et quoique monsieur soit un des plus riches fermiers-généraux , il ne veut pas dépenser son argent comme un duc et pair : l'intendant d'un financier n'est pas aussi à l'aise que celui d'un grand seigneur ; ces messieurs savent compter.

LA FRANCE.

Ce n'est pas vous qui faites la dépense.

RAPIN.

Qu'appellez-vous , ce n'est pas moi ?

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

De mon maître , voulant le bien ,
Ma probité fait son aisance ;
Entre son argent et le mien ,
Je ne mets pas de différence :
Mon attachement pour monsieur
N'est pas un sentiment frivole.
Il me semble , sur mon honneur ,
Que je perds tout ce qu'on lui vole.

RÉMOULADE.

Vous avez soin qu'il ne perde pas grand'chose.

LA FRANCE.

Tenez , tenez , j'entends M. Poisson que M. de la Popelinière a fait venir pour jouer ici ce soir. Il va vous demander bien d'autres choses , lui.

SCÈNE II.

Les mêmes , POISSON , en habit de Crispin.

POISSON.

AIR : *Repas en voyage.*
Cette salle immense ,
Où nul ne m'a remarqué ;

M'offre l'apparence
D'un grand bal masqué ;
J'y vois des coquettes
Jouant les nicettes ;
J'y vois des fillettes
Jouant la pudeur ;
J'y vois la détresse ;
Jouant la richesse ;
J'y vois la finesse
Jouant la candeur.
Chacun joue un rôle ,
Dans ce grand cercle , et ma foi ,
Il m'a paru drôle ,
Qu'on eût besoin de moi.

LA FRANCE.

Mes amis , M. Poisson va nous mettre d'accord.

POISSON.

Eh bien ! qu'est-ce donc , on se dispute ici ? Un jour de grande soirée , au lieu de s'occuper des préparatifs.

RAPIN.

Eh ! monsieur , ça ne vous regarde pas.

POISSON.

Comment , ça ne me regarde pas , et pourquoi suis-je donc ici ? Croyez-vous que le Crispin de la comédie française se déplace sans aucun embarras ? Vous êtes bien heureux encore que je n'aie amené que ma pupille , pour jouer avec moi.

RAPIN.

Parbleu ! ne fallait-il pas amener ici toute la troupe ?

POISSON.

Ne pouvais-je pas avoir besoin de trois premiers rôles , de quatre seconds-comiques , de deux grimes , d'un père noble , d'une grande coquette , de deux ingénuités ; sans compter les choristes , les gagistes , souffleurs , allumeurs , moucheurs , etc. , etc.

RAPIN.

Miséricorde ! voilà de quoi ruiner la ferme générale.

POISSON.

Causons à présent de mes accessoires ; vous savez sans doute que je viens jouer un proverbe de ma façon.

RÉMOULADE.

Ah ! M. Poisson , nous savons de quoi vous êtes capable. Qu'est-ce qui ne connaît pas votre *Baron de la Crasse* , votre *Impromptu de Campagne*.

POISSON.

Un moment, mes amis, ne confondons pas : ces pièces-là ne sont pas de moi ; elles sont de mon grand-père et de mon père. Ah ! c'est que tous les deux étaient des gens de plume et d'épée.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Comme acteurs, dans la comédie,
Leur talent fut apprécié.
Et le brodequin de Thal-e
Fut serve t chaussure à leur pié.
Mais, hélas ! leurs muses badines
N'ont point favorisé Crispin.
Ils ont gardé leur brodequin,
Et je n'ai d'eux que les bottines.

LA FRANCE.

Vous êtes trop modeste, M. Poisson.

POISSON.

Ah ça ! revenons à mes accessoires. Il me faut d'abord un pâté.

RAPIN.

Justement ; nous en avons un magnifique..... en carton.

POISSON.

Qu'est-ce que c'est qu'un pâté de carton ? Portez-ça aux comédiens de bois. — De plus, j'ai besoin de quelqu'un d'intelligent pour un petit rôle.

PREMIER DOMESTIQUE.

Me voici, M. Poisson.

POISSON.

Écoute, tu m'apporteras cette lettre, et tu me diras : *Monsieur, on attend la réponse au bas de l'escalier.* Ça n'est pas bien difficile ?

LE DOMESTIQUE.

Pardieu ! je le crois bien : *On attend l'escalier au bas de la réponse*

POISSON.

A merveille !.... Je pense qu'il me faudrait encore un ivrogne.

LA FRANCE.

Me voici, M. Poisson.

POISSON.

Cet homme-là n'est pas assez dans son rôle, dix bouteilles de vin pour l'achever.

RAPIN.

Oh ! ce maudit Crispin va me ruiner.... ruiner monsieur

POISSON.

AIR : *Du pauvre Diable.*

Cher intendant, soyez plus libéral.

Il serait extraordinaire,

Que dans l'hôtel d'un fermier-général,

Une fois on fit maigre chaire.

(*A Rémoulade.*)

Toi, soigne bien le pâté, mon ami.

RÉMOULADE

Vous serez content, je l'espère.

POISSON.

(*A la France.*)

Et toi, coquin, sois bien ivre aujourd'hui.

LA FRANCE.

Je serai comme à l'ordinaire.

POISSON, LES DOMESTIQUES.

Allons { montrez } un zèle général.
 { montrons }

Ensemble.

Il serait, etc. RAPIN.

De ce spectacle, ainsi que de ce bal,

Monsieur se souviendra, j'espère ;

Il va payer en fermier-général,

Les comptes que je vais lui faire.

(*Rapin et les Domestiques sortent.*)

SCÈNE III.

POISSON, LUCILE.

POISSON.

Eh bien ! te voilà déjà prête, ma bonne petite Lucile ?

LUCILE.

Oui, mon oncle.

POISSON.

Comme tu es belle ! Sais-tu que n'ayant pas encore débuté, te voilà parée comme si tu jouais la comédie depuis vingt ans ?

LUCILE.

Aussi fallait-il voir comme chacun me regardait dans ce beau sallon. Croiriez-vous, mon oncle, qu'on m'a prise pour la fille d'un receveur des aides.

POISSON.

Mal peste ! quel honneur ! Mais occupons-nous du proverbe à travestissemens, que nous devons jouer ce soir.

LUCILE.

Volontiers, mon oncle.

POISSON.

Ça ne suffit pas : ce jeune homme que M. de la Popelinière m'a promis pour jouer notre amoureux, n'arrive pas ; en attendant, répétons les scènes que nous avons ensemble. Tu sais que je suis ton tuteur ; je t'ai défendu de parler à ton amant, qui ne te convient pas.

LUCILE.

C'est bien vrai, mon oncle ; mais il m'aime tant !

POISSON.

Mais, où as-tu donc la tête ? de qui me parles-tu ?

LUCILE.

Mais, mon oncle, de Dorval.

POISSON.

Ah ! ah ! ton Dorval ; c'est un mauvais sujet qui, au lieu de s'occuper de son état de commis aux aides, s'amuse à faire des madrigaux et des bouquets à Cloris.

LUCILE.

Ah ! mon oncle, je vous assure qu'il n'en fait que pour moi.

POISSON.

Qu'il n'en fasse pas du tout.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Dédaignant un futile laurier,
 Qu'il prenne la raison pour base ;
 Quand on a le pied dans l'étrier,
 On peut se passer de Pégase ;
 L'amour des muses est fatal :
 On prend, par une erreur commune,
 Pour le sentier de la fortune,
 Le grand chemin de l'hôpital.

LUCILE.

Mais écoutez donc, mon oncle.

Même air.

Les poètes ne sont pas toujours
 Ceux qui s'y logent le plus vite ;
 C'est à pied qu'on les voit tous les jours,
 Aller gagner ce dernier gîte.
 Souvent aux riches plus fatal,
 Le sort leur montre sa rancune,
 Et sur le char de la fortune,
 Les mène en poste à l'hôpital.

Ainsi, vous voyez bien que je n'aurai pas plus à craindre qu'une autre.

POISSON.

N'importe, je ne veux pas entendre parler de cet amoureux.

SCÈNE IV.

Les mêmes, DORVAL.

DORVAL.

Ah ! monsieur, vous m'attendiez, me voici.

LUCILE.

C'est Dorval !

POISSON.

Vous ici, monsieur ! et que venez-vous y faire ?

DORVAL.

Moi, je viens épouser votre nièce.

POISSON.

Comment, est-ce que vous me prenez pour un oncle de comédie ?

DORVAL.

Précisément, monsieur, et vous voyez en moi l'amant du proverbe.

POISSON.

Quoi ! c'est vous que M. de la Popelinière... ; il choisit bien ses acteurs.

DORVAL.

Oh ! soyez tranquille, je sais bien mon rôle.

AIR : Vaudeville de l'un pour l'autre.

Je viens déclarer mon ardeur ;
Tel est le début du proverbe ;
Je suis gêné par un tuteur ,
Et voilà le nœud du proverbe ;
J'obtiens l'objet de mon amour ,
C'est le dénouement du proverbe.

POISSON, *se mettant entre deux.*

Oui, mais j'entre en scène à mon tour ,
Et je vous répons qu'en ce jour
Je ferai mentir (*bis.*) le proverbe.

LUCILE.

Ah ! mon cher oncle, vous qui êtes si bon.

POISSON.

Cela ne ferait-il pas un joli mariage ? Mademoiselle n'a rien, et monsieur n'a qu'un état dont il ne s'occupe pas.

DORVAL.

Comptez-vous pour rien trois pièces que j'ai en portefeuille.

POISSON.

Et qui y resteront, peut-être.

LUCILE.

Et mon ordre de début à la comédie française ?

POISSON.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Votre espoir est bien léger,
La gloire est souvent trompeuse ;
Sur une scène orageuse,
Redoutez plus d'un danger.
Jeune actrice qui commence,
Jeune écrivain qui se lance,
Peuvent de leur impruden,
Y voir les tristes effets :
Cherchant un éclat frivole,
C'est le papillon qui vole
Pour se brûler aux quinquets.

LUCILE.

Mon oncle, j'ai bien encore une autre espérance ; mais vous allez peut-être la trouver aussi mal fondée.

POISSON.

Quelle est-elle ? parle.

LUCILE.

Tout à l'heure, en traversant le salon, j'ai vu dans la société cet homme si riche, à qui mon père avait prêté, sur sa parole, quarante mille francs pour s'établir.

POISSON.

Et qui a trouvé plus commode de s'acquitter en niant la dette.

LUCILE.

Précisément : M. Turquois.

DORVAL.

M. Turquois ! mais c'est un de ceux qui sont dans le salon. M. Thibaudier, son associé et lui, forment de grandes espérances sur l'adjudication des sous-fermes, qui doit se faire ici ce soir.

POISSON.

Ah ! ah ! écoutez , mes amis ; car , au fond , je suis la meilleure pâte d'oncle... (à Dorval.) Les sous-fermes doivent , dites-vous , s'adjuger ici ce soir.

DORVAL.

Ce soir même.

POISSON.

C'est une affaire considérable ?

DORVAL.

Il s'agit de plus de six cents mille francs.

POISSON.

Allons , je vais faire pour vous une tentative ; mais si elle ne réussit pas , qu'on ne me parle plus de mariage.

LUCILE.

Oh ! vous réussirez , mon oncle , vous réussirez.

DORVAL , LUCILE.

AIR : *Vaudeville des Epoux de trois jours.*

D'un cœur inquiet ,
Ah ! vous ranimez l'espérance.
Mais de ce projet ,
Instruisez-nous donc tout-à-fait.

POISSON.

On dit bien souvent ,
Qu'un amant
Ne sait jamais taire ,
Mystère
Important
Que lui révèle un imprudent
J'ai le vrai secret
De ne pas ébruiter l'affaire ;
Pour qu'il soit discret ,
Moi , je lui cache mon projet.

DORVAL , LUCILE.

Un hasard heureux
Fait qu'en ces lieux,
Turquois s'avance.

POISSON.

Il faut tous les deux ,
Par prudence ,
Quitter ces lieux.

POISSON.

Ensemble. { Que votre espérance
 En moi mette sa confiance ,
 Vite tous les deux ,
 Par prudence ,
 Quittez ces lieux.

DORVAL, LUCILE.

Oui, notre espérance
 En vous place sa confiance ,
 Sortons tous les deux ,
 Par prudence ,
 Quittons ces lieux.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

POISSON, TURQUOIS.

POISSON, à part.

Avant d'employer la ruse que je projette, faisons parler la voix de l'honneur.

TURQUOIS, à la cantonade.

Je n'entends pas ça, monsieur, ça ne me regarde pas.

POISSON.

N'est-ce pas M. Turquois à qui j'ai l'honneur de parler ?

TURQUOIS.

Oui, monsieur, c'est M. Turquois, receveur des tailles de la généralité de Bourges et lieux circonvoisins.

POISSON.

AIR : *Vaudeville des petits Savoyards.*

Monsieur le Receveur, je pense,
 A ses grands travaux tout entier,
 Aisément pouvait oublier
 Un prêt d'assez peu d'importance:
 Vous avez un succès flatteur
 Dans cet emploi que l'on renomme;
 Mais ce n'est pas tout d'être receveur,
 Il faut encore être honnête homme.

TURQUOIS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

POISSON.

AIR : *Epoux imprudent.*

N'exigeant que votre parole,
 Jadis, un ami confiant,
 Sur cette promesse frivole,
 Vous fournit un secours urgent;

Dans votre cœur il faut descendre ;
Monsieur ; sans doute , il vous dira :
Quand la confiance prête ,
C'est la probité qui doit rendre.

TURQUOIS.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? Savez-vous que je suis un homme public , monsieur ?

POISSON.

Ah ! j'espère que je le suis un peu plus que vous , monsieur.

TURQUOIS.

Ah ça ! croyez-vous que je sois venu ici pour prendre des leçons de morale d'un Crispin ? et d'ailleurs , que vous importe Lucile ?

POISSON.

Apprenez que je suis son oncle et son tuteur.

TURQUOIS.

Comment , un Crispin joue les pères nobles ? Voilà du nouveau.

POISSON.

M. Turquois , je vais vous parler sérieusement , quoique ce ne soit pas mon genre.... ; vous devez 40,000 fr. à Lucile ; voulez-vous , oui ou non , les lui payer ?

TURQUOIS.

Très-volontiers , monsieur , en me rapportant mon billet. Voilà mon dernier mot ; et sur ce , j'ai bien l'honneur de vous saluer.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Depuis long-temps j'écoute ici
Plus d'un sot propos qui me blesse ;
Et de se compromettre ainsi
Turquois n'aura plus la faiblesse.
L'honneur qui me dicte ses lois,
Me dit de mépriser les vôtres ;
Je sais tout ce que je me dois.

POISSON.

Moi , je vois que monsieur Turquois
Ne sait pas ce qu'il doit aux autres.

(*Turquois sort.*)

SCÈNE VI.

POISSON, *seul.*

Allons , allons , je vois que décidément , il faut en

venir aux grands moyens. Une ruse de Crispin, il n'y a que cela.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire. (Filles à marier.)*

En trompant ce faux honnête homme ,
Qui rendra tout , je le prétends ,
Pour les intérêts de la somme
Amusons-nous à ses dépens.
A mon secours , appelons la folie ;
Et que , par la ruse apprêté ,
Le châtiment de la friponnerie
Tourne au profit de la gaité.

Mais voici M. de la Popelinière. A ton rôle, Crispin, mon ami. Profitons de son amitié pour moi, et mettons-le dans nos intrêts.

SCÈNE VII.

POISSON, M. DE LA POPELINIÈRE.

POISSON.

Salut à l'illustre Mécène, qui protège les arts et les inspire.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Vous sortez de votre emploi ; comment donc, Poisson, mais voilà du style héroïque, et c'est un vol fait à la tragédie.

POISSON.

Eh ! monsieur, elle nous en fait tant d'autres ! La tragédie est quelquefois si comique !

M. DE LA POPELINIÈRE.

Ah ! ah ! de l'épigramme ! Eh bien ! vous nous donnez ce soir quelques nouvelles scènes de votre façon ?

POISSON.

Mieux encore, monsieur, une actrice aussi de ma façon. Une jeune débutante.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Comment diable ! chez moi une débutante ! Mais c'est une faveur...

POISSON.

Et qui peut y avoir plus de droit que vous ?

AIR : *De Darondeau.*

C'est, grâce à vos soins protecteurs,
Qu'aujourd'hui dans notre patrie,

Plutus sert de guide aux neuf sœurs ;
Qu'avec le dieu des arts il se réconcilie.
Apollon s'étonne en ce jour
D'être accueilli par la richesse ,
Et le Pactole , en cet heureux séjour ;
S'unit aux ondes du Permesse. (*bis.*)

M. DE LA POPELINIÈRE.

Ah ! vous me flattez ; mais vous vous en dédommageriez tantôt. Je parie que votre proverbe renfermera quelques bonnes critiques ; tâchez au moins que cela soit un peu général.

POISSON.

Soyez tranquille : je n'y parle que des sots ; personne ne s'y reconnaîtra.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Non, mais on pourrait y reconnaître beaucoup de monde.

POISSON.

Y pensez-vous, monsieur ; vous n'avez aujourd'hui qu'une société de gens d'esprit, des académiciens et des fermiers-généraux.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Cela ne vous effraye-t-il pas un peu, car ces messieurs ne sont pas les plus aisés à divertir ?

POISSON.

A qui le dites vous ?

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

En vérité, tout bas je ris,
Quand tous les jours chez vous l'on place
Ces financiers à large face,
Près de ces maigres beaux esprits ;
Des soins différens les captivent ;
Mais je m'aperçois aujourd'hui,
Par un contraste inoui,
Que les uns meurent d'ennui,
Quand les autres en vivent.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Comment donc ! savez-vous bien qu'on dirait que vous leur en voulez ?

POISSON.

Aux académiciens, pas du tout, je n'ai jamais assisté à leur séance ; aux financiers, cela se pourrait, j'ai à me plaindre fortement de l'un d'eux.

M. DE LA POPELINIÈRE

Aurait-il mal parlé de vous ?

POISSON.

Ces messieurs sont si accoutumés à parler mal.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Vous aurait-il refusé quelque grâce ?

POISSON.

Corbleu ! je n'en demande qu'aux gens que j'estime.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Aurait-il employé vos talens, et vous devrait-il ?....

POISSON.

Au contraire, c'est moi qui lui dois....

M. DE LA POPELINIÈRE.

Ah ! ah !

POISSON.

Une petite leçon, et il peut-être sûr que je lui payerai cette dette là.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Je m'en repose sur vous.

POISSON.

Mais, monsieur, j'ai d'abord à réclamer votre bienveillance.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Qu'avez-vous à me demander ?

POISSON.

Le service le plus important.

M. DE LA POPELINIÈRE.

En vérité ?

POISSON.

La marque la plus signalée de votre bonté.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Expliquez-vous ?

POISSON.

AIR : *Vaudeville du Sorcier.*

Sans cesse une foule importune
De solliciteurs ennuyeux,
Croyant y trouver la fortune
Vient faire antichambre en ces lieux,
L'un vous demande une recette,
L'autre veut être contrôleur,

Inspecteur,
Directeur,
Ou payeur ;

Ma

Ma demande est moins indiscrete ,
Ce n'est pas-là ce qui me plaît.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Eh ! qu'est-ce donc ?

POISSON.

C'est un soufflet. (*bis.*)

M. DE LA POPELINIÈRE.

Un soufflet !

POISSON.

Oh ! un petit soufflet d'amitié, de protection.

AIR :- *Le briquet frappe la pierre.*

De cette main bienveillante,
Que l'on a vu si souvent
Montrer la route au talent ,
J'attends la marque frappante,
D'un intérêt plus touchant ;
J'en implore , en ce moment,
Mieux que ce geste obligeant.
Ce n'est pas ce qui me tente ;
Et pour me rendre content ,
Il ne faut pas à présent ,
Pan , pan , pan , pan , pan , pan , pan .
Ne trompez pas mon attente ,
Ce qu'il me faut , c'est enfin
Un bienfait de votre main.

(*Faisant le signe de
compter de l'argent.*)

Mais j'entends quelqu'un , monsieur , j'aurai l'honneur
de vous voir , et de vous rappeler à temps votre promesse.
(*Poisson sort.*)

M. DE LA POPELINIÈRE.

Singulière demande..... Ah ! voilà des messieurs qui
viennent sans doute m'en faire d'un autre genre.

SCÈNE VIII.

M. DE LA POPELINIÈRE , TURQUOIS , THIBAUDIER.

THIBAUDIER , *avec de profondes révérences.*

Monsieur....

M. DE LA POPELINIÈRE.

Que voulez-vous , messieurs ?

TURQUOIS.

Vous voyez en M. Thibaudier et moi , deux de vos
serviteurs les plus dévoués.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Messieurs , je vous en remercie.

TURQUOIS.

Depuis dix ans que nous sommes dans les fermes , on nous cite pour les plus honnêtes gens du corps.

THIBAUDIER.

Et nous n'avons plus besoin que d'un an pour faire notre fortune.

M. DE LA POPELINIÈRE.

En voilà une preuve sans réplique.

TURQUOIS.

C'est ce qui nous engage , monsieur , à vous demander votre protection....

THIBAUDIER.

Votre bienveillance....

M. DE LA POPELINIÈRE.

Nous verrons cela , messieurs : dans ce moment - ci Poisson demande ma présence , et je vais commencer par me rendre au spectacle qu'il nous prépare.

TURQUOIS.

AIR : *Grâce à vos soins , à votre intelligence. (Époux de trois jours.)*

Chargé du poids de la finance entière ,
Il est bien juste assurément ,
Que monsieur , voulant se distraire ,
Au spectacle donne un moment.

THIBAUDIER.

Nous craignons trop que l'on nous accuse
De le gêner en pareil cas ;
Dans ce moment , puisqu'il faut qu'il s'amuse ,
Nous ne l'arrêtons pas.

(*M. de la Popelinère sort.*)

SCÈNE IX.

TURQUOIS , THIBAUDIER.

THIBAUDIER.

Qu'en dites-vous , M. Turquois , allons-nous aussi prendre nos places au spectacle ?

TURQUOIS.

Fi donc , M. Thibaudier ! je crois que vous savez , comme moi , apprécier toutes ces maïseries-là.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Au chef-d'œuvre le plus vanté,
Tel plaisir que la foule éprouve,
Un savant, m'a-t-on raconté,
Dit toujours : qu'est-ce que ça prouve ?
Calculant tout au poids de l'or,
Quand à voir un drame on m'exhorte,
Je dis, plus sagement encor :
Qu'est-ce que ça rapporte ?

THIBAUDIER.

Confrère, voilà un mot sublime ! mais vous avez bien fait de ne pas le dire devant M. de la Popelinière ; il a la faiblesse de s'intéresser à tout cela.

TURQUOIS.

Cet homme là n'était pas fait pour être à notre tête ; savez-vous que sa manie théâtrale vient de me procurer un très-grand désagrément.

THIBAUDIER.

Comment donc ?

TURQUOIS.

Vous souvenez-vous d'un nommé Bonnin..... un honnête homme ?

THIBAUDIER, *réfléchissant.*

Un honnête homme.... Je suis à mille lieues de ça.

TURQUOIS.

Celui qui m'apporta un jour quarante mille francs.

THIBAUDIER.

Ah ! oui, oui.

TURQUOIS.

Et dont je vous remis la moitié pour vous engager à lui donner ce petit emploi vacant.

THIBAUDIER.

Qu'il n'a pas gardé long-temps. Le pauvre diable mourut deux mois après.

TURQUOIS.

Est-ce votre faute, ou la mienne ? Nous ne l'avons pas tué, j'espère.

THIBAUDIER.

Assurément.

TURQUOIS.

Eh bien ! croiriez-vous que sa fille ose dire que je lui dois ces 40,000 francs.

THIBAUDIER.

Oh ! la petite effrontée !

TURQUOIS.

Et ce Crispin qui vient ici jouer je ne sais quelle parade , et qui est le tuteur de cette Lucile , a osé me demander , tout à l'heure , ici même , de lui rendre cette somme.

THIBAUDIER.

Quelle impudence !

TURQUOIS.

Vous jugez bien que je l'ai reçu de manière à lui ôter l'envie d'y revenir ; d'ailleurs , j'avais la justice pour moi.

AIR : *Cà n'se peut pas*

De moi rempli de défiance ,
Sur-tout en fait de probité ,
J'ai , sur ce cas de conscience ,
Pendant quelque temps hésité .
Mon procureur , sur cette dette ,
A bientôt rassuré mon cœur :
Pourquoi serais-je plus honnête
Qu'un procureur ?

THIBAUDIER.

Certainement ! il y a peut-être des gens qui vous diront que la délicatesse....

TURQUOIS.

Bah ! la délicatesse n'a jamais fait assigner personne.

THIBAUDIER.

D'ailleurs , moi , je vous donne gain de cause : il faut que les honnêtes gens se soutiennent.

TURQUOIS.

Vous avez bien raison ; et à propos de ça , pendant que nous voilà seuls , il n'y aurait pas de mal de nous entendre pour l'affaire des sous-fermes , qu'on doit ad-juger tantôt.

THIBAUDIER.

D'autant que M. de la Popelinière nous a promis , ou à-peu-près.....

TURQUOIS.

Dites-moi; tenez - vous beaucoup aux cuirs ?

THIBAUDIER.

Mais passablement.

TURQUOIS.

C'est égal, je desire que vous me les laissiez; je prendrai aussi les vins. Quant aux esprits, je n'y ai jamais rien entendu, je vous les laisse avec tout le reste.

THIBAUDIER.

Eh bien ! c'est ça : c'est une affaire arrangée.....
C'est convenu.

TURQUOIS.

Du reste, vous connaissez les principes; point de faiblesses, point de mauvais scrupules; je ne connais qu'une chose, moi; c'est d'aller droit son chemin, pour faire fortune le plutôt possible.

THIBAUDIER.

AIR ; *Fragment du Duo de la Fausse Magie.*

Votre conseil est fort sage,
Chez nous c'est un vieil usage
De s'enrichir promptement.

TURQUOIS.

On gagne bien davantage,
Quand on gagne lestement !

THIBAUDIER.

Il est des routes certaines
Pour se trouver les mains pleines
Au bout de deux ou trois ans.

TURQUOIS.

Avec de bonnes aubaines,
Je crois qu'il faut moins de temps.

THIBAUDIER.

Il est des routes certaines
Pour se trouver les mains pleines
Au bout de deux ou trois ans.
Ah ! l'honnête homme !
Ah ! je crois tenir la somme
Que nous vaudront nos talens.

TURQUOIS.

Il est des routes certaines
Pour se trouver les mains pleines
Au bout de deux ou trois ans.
Ah ! l'habile homme !
Ah ! je crois tenir la somme !
Que nous vaudront nos talens.

SCÈNE X.

Les mêmes, DORVAL.

DORVAL.

Allons, voilà mon petit rôle fini.

THIBAUDIER, à *Turquois*.

Prenez-garde, quelqu'un vient.

TURQUOIS.

Comment..... Mais c'est un de nos commis!

THIBAUDIER.

Eh, oui! c'est ce petit Dorval!

TURQUOIS.

Que venez-vous faire ici, monsieur?

DORVAL.

Ma foi, monsieur, on avait besoin d'un amoureux.....

TURQUOIS.

Ah! monsieur joue aussi la comédie?

THIBAUDIER.

N'êtes-vous pas honteux?

DORVAL.

De quoi donc? J'ai eu de l'agrément dans mon rôle.

TURQUOIS.

Et c'est pour amuser la compagnie à ses dépens, peut-être, que monsieur néglige ses devoirs, les intérêts de l'Etat.....

THIBAUDIER.

Les nôtres.....

TURQUOIS.

Laissez - là vos procès-verbaux, pour venir jouer des comédies! il ne vous manquerait plus que d'en faire.

DORVAL.

Vous l'avez deviné, monsieur.

THIBAUDIER.

Apprenez, monsieur, que les gens d'esprit n'ont jamais fait fortune chez nous.

DORVAL.

Je sais, messieurs, que vous êtes très-riches.

TURQUOIS.

Et d'ailleurs, comme l'a très-bien dit, je ne sais qui, l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

DORVAL.

AIR : *De Marianne.*

J'ai, pour démontrer le contraire,
Chez nous un exemple fameux,
D'un grand homme que l'on révère,
Le ministère glorieux.
De toutes parts,
L'esprit, les arts,
Après de lui
Rencontraient un appui :
Ses soins constans,
En même temps,
Enrichissaient son Prince et les talens.
Dans ce siècle cher à l'histoire,
Qui de tant d'éclat fut couvert,
La France dut au grand Colbert,
Sa fortune et sa gloire.

THIBAUDIER.

Qu'est-ce que vous nous chantez-là ! Nous prenez-vous pour des petits Colbert ?

DORVAL.

Pas du tout, je vous assure.

TURQUOIS.

Et comment appelez-vous le bel ouvrage auquel vous travaillez ?

DORVAL.

La suite de Turcaret.

TURQUOIS.

Turcaret, je connais ça.

DORVAL.

C'est étonnant.

THIBAUDIER.

Vous ne voyez pas que c'est quelqu'auteur qu'il veut continuer.

TURQUOIS.

Ces jeunes gens ne doutent de rien.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Ce n'est pas tout que d'avoir du génie,
Jeune imprudent, vous devez le savoir,

Ce sont les mœurs qu'il faut qu'on étudie,
Car pour bien peindre, il faut d'abord bien voir.
Etsi l'auteur, pour une comédie,
Doit du grand monde observer les défauts ;
Où voyez-vous la bonne compagnie,
Vous qui toujours restez dans nos bureaux ?

DORVAL.

C'est pour cela que je m'en échappe quelquefois.

TURQUOIS.

Vous n'aurez plus cette peine, monsieur ; à compter
de demain vous voudrez bien n'y plus reparaître.

THIBAUDIER.

C'est cela, il faut de la fermeté.

DORVAL.

Eh bien ! messieurs, à la bonne heure, je quitte
les aides pour les lettres ; je ne fais pas un mauvais
marché.

AIR : *Un motif plus puissant, je pense. (Irons-nous
à Paris.)*

En perdant je gagne sans doute,
Et vous me tirez d'embarras ;
Jamais, je crois, dans cette route
Je n'aurais pu suivre vos pas.
Dédaignant un sot grifonnage,
Je reviens à mon Turcaret ;
Au lieu de faire votre ouvrage,
Moi, je ferai votre portrait.

(Il va pour sortir.)

TURQUOIS.

Est-on plus insolent que ça ?

POISSON, *au fond du théâtre, à Dorval.*

Chut ! envoyez-moi M. de la Popelinière, et soyez
prêt à paraître avec Lucile au premier signal.

(Dorval sort.)

SCÈNE XI.

THIBAUDIER, TURQUOIS, POISSON *en costume
de financier.*

THIBAUDIER, *à Turquois.*

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

TURQUOIS.

Je ne le connais pas.

POISSON , *s'approchant.*

Ces messieurs sont sans doute ici pour l'adjudication des sous-fermes ?

THIBAUDIER , *brusquement.*

Cela se peut , monsieur.

TURQUOIS , *idem.*

Que vous importe.

POISSON..

On est bien aise de faire connaissance avec de futurs confrères.

THIBAUDIER. (*bas à Turquois.*)

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

POISSON.

Dont l'amabilité engage encore plus à suivre cette carrière.

TURQUOIS.

Comment , monsieur , vous auriez la prétention ?.... Mais savez-vous qu'il faut pour cela un fonds de connaissances.

POISSON.

Je le sais , monsieur.

AIR : *C'est un journal d'amourettes.*

Ne croyez pas , je vous prie ,
Que j'en sois à mon début :
Du domaine de Thalie ,
Etre fermier c'est mon but .
Là , ma place est assez belle
Et j'y sois fort en crédit ;
Sans être dans la gabelle
De mon sel j'ai grand débit.

TURQUOIS.

Comment , monsieur , vous vendez du sel qui ne vient pas de la Gabelle ; vous êtes donc un contrebandier ?

THIBAUDIER.

Et puis , qu'est-ce que le domaine de Thalie ? Je n'ai jamais entendu parler de ce domaine là.

TURQUOIS.

Monsieur , vous parlez à des gens qu'on ne trompe pas aisément.

POISSON , *à part.*

C'est ce que nous verrons.

TURQUOIS.

En tout cas, si vous avez des prétentions, vous arrivez un peu tard ; M. de la Popelinière, qui sait nous apprécier, a bien voulu nous promettre en quelque sorte....

THIBAUDIER.

Tenez, monsieur Turquois, justement le voici.

SCÈNE XII.

Les mêmes, M. DE LA POPELINIÈRE.

M. DE LA POPELINIÈRE, à Poisson.

Ma foi, mon cher ami, j'ai mille complimens à vous faire, je suis enchanté de vous.

POISSON.

Trop heureux, monsieur, si mes faibles talens peuvent vous être quelquefois agréables.

TURQUOIS, à Thibaudier.

Que veut-il donc dire ?

M. DE LA POPELINIÈRE.

Non, mais en vérité vous êtes un homme unique, et vous êtes fait pour parvenir au premier rang dans votre emploi.

POISSON.

Dans notre état il y a tant d'envieux, tant de concurrents !

M. DE LA POPELINIÈRE.

Oh ! vous n'avez rien à craindre, je les défie de soutenir la lutte.

TURQUOIS, *bas*.

C'est un homme comme il faut !

THIBAUDIER.

Dites donc confrère, il paraît bien protégé cet homme-là.

TURQUOIS.

Nous l'avons brusqué, quelle sottise !

THIBAUDIER.

Vous n'en faites jamais d'autres.

M. DE LA POPELINIÈRE, (*serrant la main de Poisson.*)

Je vous assure, mon cher, que je suis très-content de votre ouvrage.

THIBAUDIER, (*bas à Turquois.*)

Confrère, il lui serre la main.

POISSON, (*prenant une prise de tabac dans la boîte de M. de la Popelinière.*)

Ah! Monsieur, ce n'est qu'une bagatelle.

THIBAUDIER, *bas à Turquois.*

Ah! mon ami, il a pris du tabac dans sa tabatière.

TURQUOIS, *id.*

Allons, allons, ne perdons pas de temps, montrons-nous.

A M. De la Popelinière.

AIR : *La parole.*

Monsieur, pouvons nous bien toujours
Espérer en vos bons offices.

THIBAUDIER.

A vous seul nous avons recours,
Daignez agréer nos services.

POISSON.

De vous, moi je sus obtenir
Une promesse peu fivole ;
Voici l'instant de l'accomplir.
Ah! monsieur, comblez mon desir
Ne me manquez pas (*bis*) de parole.

M. DE LA POPELINIÈRE.

(*froidement à Turquois et à Thibaudier.*)

Messieurs, à tantôt. (*à Poisson*) Je desire, mon cher, que ce que je vais faire pour vous puisse vous enrichir.

TURQUOIS.

Qu'est-ce qu'il veut donc faire pour lui?

M. DE LA POPELINIÈRE, (*donnant, en s'en allant, un petit soufflet à Poisson.*)

Adieu, mon ami, adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

POISSON, TURQUOIS, THIBAUDIER.

TURQUOIS, (*à Thibaudier.*)

Il lui a donné un soufflet, nous sommes perdus.

THIBAUDIER.

Un soufflet! il n'y a plus rien pour nous. Confrère, il faut savoir ce que c'est que cet homme-là.

TURQUOIS , *saluant.*

Monsieur....

THIBAUDIER , *idem.*

Mon cher Confrère....

POISSON , (*d'un air important.*)

Hein ?...Qu'est-ce que c'est, messieurs ?

TURQUOIS.

Il paraît que monsieur de la Popelinière fait un grand cas de vous ?

POISSON.

Oui, il aime assez à me voir.

THIBAUDIER.

Ne pourrait-on savoir quelle est la profession de monsieur ?

POISSON.

Ma foi ! messieurs ,

« J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
» Quel'on peut m'appeler un homme universel. »

AIR : *Une fille est un oiseau.*

En France chacun m'a vu
Précepteur d'humeur commode,
Musicien à la mode,
Et médecin très-couru.
Tour-à-tour je fus libraire,
Procureur, abbé, notaire,
Receveur et militaire:
Tout me parut de mon fait.
Réussir est mon envie;
Et dans moi toute la vie
Vous vertez votre valet.

THIBAUDIER.

Voilà un homme bien poli.

TURQUOIS.

Mais, monsieur, vous ne nous avez pas dit encore votre nom.

POISSON , *à part.*

Mon nom. Comment vais-je m'appeler. (*Haut*) Je m'appelle Sangsue, messieurs.

THIBAUDIER.

Diable ! c'est un nom très-connu.

POISSON.

Vous voyez que je ne serai pas déplacé dans la finance.

TURQUOIS.

Ah ! monsieur , veut être des nôtres ?

POISSON.

Oui , j'aime assez la finance.

THIBAUDIER.

Il paraît même que monsieur a des projets sur les sous-fermes ?

POISSON.

Mais , oui , ça m'accomoderait assez.

TURQUOIS.

Et quelle est la partie de monsieur ?

POISSON.

La partie ? ma foi , je prendrais le tout.

TURQUOIS , (à Thibaudier.)

Il prendra tout ; ah ça ! mais il veut donc faire comme nous ?

THIBAUDIER , *bas à Turquois.*

Il a le patron dans la manche , il faut le gagner.

TURQUOIS.

J'imagine que Monsieur tient au bénéfice plus qu'à l'honneur d'être sous-fermier.

POISSON.

Oui , l'honneur , c'est bien ; mais le bénéfice , c'est plus portatif.

TURQUOIS.

En ce cas , si un bon dédommagement fourni par M. Thibaudier et moi ; si une somme de dix mille francs....

POISSON.

Fi donc , fi donc ; dix mille francs , je donne cela à mon valet de chambre.

THIBAUDIER , *bas à Turquois.*

Ajoutons-en cinq.

TURQUOIS , *idem.*

Eh ! mais , comme vous y allez !...

THIBAUDIER, *idem.*

Songez que M. de la Popelinière lui a offert du tabac.

TURUOIS, *à part.*

C'est vrai. (*haut*) Eh ! bien, monsieur, nous mettrons quinze mille francs.

POISSON.

Ah ! messieurs, c'est une plaisanterie ; la main sur la conscience, vous savez bien que cela vaut mieux.

TURUOIS.

AIR : *Vaud. des vélocifères.*

Les temps sont durs ; on doit donner
Bien moins d'argent dans les affaires
Car nous ne faisons que glaner
Où jadis moissonnaient nos pères.

THIBAUDIER.

Le temps était beaucoup plus beau,
On vous aurait donné le double ;
Nous nâgions alors en pleine eau.

POISSON.

Vous pêchez toujours en eau trouble.

TURUOIS, *à Thibaudier.*

Cet homme-là est du métier.

POISSON.

Au surplus, messieurs, si cela vous convient mieux, je serous-fermier.

TURUOIS.

Mais, monsieur.

POISSON.

Quarante mille francs, voilà mon dernier mot, et c'est pour rien.

TURUOIS.

Quarante mille francs !

THIBAUDIER, *bas à Turquois.*

Mon ami, il faut nous saigner.

POISSON, *feignant de s'en aller.*

Je vois, messieurs, que nous ne pouvons pas nous arranger ; je vais retrouver mon ami, M. de la Popelinière.

THIBAUDIER.

Mais, monsieur, un moment : que diable ! (*bas à Turquois*). Il faut bien en passer par là ; songez donc au soufflet.

TURQUOIS, *id.*

Allons, allons, comme vous dites, il faut bien en passer par là.

AIR : *Trio d'Arlequin à Alger.*

TURQUOIS.

Ah ! que c'est dur ! Mais, mais, ne disons rien,

THIBAUDIER.

Vous serez satisfait dans un instant.

POISSON.

Fort bien.

THIBAUDIER.

Mais la somme est exorbitante.

POISSON.

Si vous différez, j'en augmen te.

TURQUOIS.

Le brave homme ! (*à part*) Le grand fripon !

THIBAUDIER.

Quelle douceur ! (*à part*) C'est un démon.
Pour terminer notre affaire,
Voilà vingt mille francs.

POISSON.

Donnez

A Turquois. Pour terminer cette affaire,
Il faut vingt mille francs.

TURQUOIS.

Tenez.

TOUS ENSEMBLE.

Donnez, tenez.

POISSON.

Maintenant je veux vous faire,
De mes droits à tous deux,
L'abandon généreux.

THIBAUDIER.

C'est la règle assez ordinaire.

POISSON, *comptant l'argent.*

Voyons, voyons ; c'est cela, c'est cela.

TOUS ENSEMBLE.

Oh ! quel bon marché j'ai fait là.

POISSON.

Si vous venez me voir,
Vous pourrez quelque soir,
Messieurs, un peu mieux me connaître.

TURQUOIS, *à part.*

Comp'te sur moi. (*haut*) Monsieur,
A coup sûr, j'aurai cet honneur.

POISSON, *à Thibaudier.*

J'espère, j'espère aussi vous voir, peut-être.

THIBAUDIER, *à part.*

Compte sur moi. (*haut*) Monsieur,
A coup sûr, j'aurai cet honneur.

POISSON, *à part.*

Bon ! grâce à ma finesse,
Tous les deux je les tien.

Lui donnant un papier plié.

(*haut*) Recevez ma promesse,
Monsieur Turquois, gardez-la bien ;
Tenez.

TURQUOIS.

C'est bon.

POISSON.

Ah ! je les tien.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! je le tien.

Ah ! je les tien.

Ah ! je le tien.

TURQUOIS.

Ainsi, monsieur, vous êtes content de nous.

POISSON.

Très-content, messieurs, et voici des personnes qui
le seront encore plus. Venez mes enfans.

TURQUOIS.

Ses enfans !

SCENE

SCÈNE XIV, et dernière.

Les mêmes, M. DE LA POPELINIÈRE, DORVAL,
LUCILE.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Eh bien ! mon cher ?

POISSON.

Eh bien ! monsieur, tout s'est arrangé au gré de mes desirs ; tiens ma bonne Lucile, voilà ce qui t'est dû, et que M. Turquois, d'accord avec monsieur, a bien voulu me remettre pour toi. Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer de la jeunesse.

LUCILE.

Est-il possible ?

DORVAL.

En faveur d'un si beau trait, je leur pardonne.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Comment, M. Turquois, vous vous faites tirer l'oreille pour payer vos dettes.

AIR : *Du Vaud de Figaro* (en parties.).

TURQUOIS, THIBAUDIER. POISSON, LUCILE, DORVAL.

Ma fureur est sans seconde,

Quelle ruse ! quel détour !

Nous, qui trompions tout le monde,

On nous trompe à notre tour.

En fourbes Paris abonde,

Et dans ce jour je le voi,

Le plus fin a fait la loi.

Leur colère est sans seconde,

Dupes d'un heureux détour ;

Eux, qui trompent à la ronde,

Ils sont trompés à leur tour.

C'est ainsi que va le monde ;

Malgré leur mauvaise foi,

Le plus fin a fait la loi.

TURQUOIS, à M. de la Popelinère.

Pardon, monsieur, mais on a abusé de notre confiance.

Et se donne pour un nommé M. Sangsue.

POISSON.

C'est un de mes noms de comédie.

TURQUOIS.

De comédie !... Ah ! quelles dupes nous sommes ?

THIBAUDIER.

Et qui êtes-vous, monsieur, pour vous permettre ça ?

POISSON.

Je suis, monsieur, un acteur, dont l'emploi est de jouer les ridicules.

TURQUOIS.

Nous sommes joués.

POISSON.

Et vous voyez en moi Poisson, le Crispin de la comédie française.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Ah ! je conçois à présent l'utilité du soufflet.

TURQUOIS, *regardant son papier.*

Mais, que diable m'avez-vous donc remis là ?

POISSON.

La quittance des quarante mille francs, on ne vous les redemandera plus.

THIBAUDIER, *bas à Turquois.*

Collègue, il faut filer doux. (*haut*) Nous espérons, au moins, monsieur, que les sous - fermes ne seront pas données...

M. DE LA POPELINIÈRE.

Messieurs, tâchez de vous bien conduire, et nous verrons.

POISSON.

Où, qu'ils fassent encore cinq ou six restitutions pareilles, et ils commenceront à s'amender.

M. DE LA POPELINIÈRE, *à Dorval.*

Quant à vous, jeune homme, je vous garde pour mon secrétaire.

DORVAL.

M, Poisson, vous ne me refuserez plus votre pupille ?

POISSON.

Non ; cette fois-ci, je vous marie autrement qu'au théâtre. (*à M. de la Popelinière.*) Vous voyez, monsieur, qu'on ne peut répondre de rien ; je croyais ne jouer ici qu'un proverbe, et j'en ai joué deux.

M. DE LA POPELINIÈRE.

Et vous appelez le second ?

POISSON.

A trompeur, trompeur et demi.

VAUDEVILLE.

POISSON.

AIR : *Du Vaud. de Gilles en deuil.*

Depuis le rang le plus superbe,
Ici bas, jusqu'au dernier rang,
Chacun de nous joue un proverbe,
Dont le mot seul est différent.

CHOEUR.

Depuis le rang le plus superbe, etc.

POISSON *au Public.*

AIR : *Il a donc fallu pour la gloire (Julie.)*

Vous voulez connaître le père
De chaque ouvrage qui vous plaît;
Souvent la rigueur du parterre
Nous force à garder le secret.
Que par vous la pièce applaudie,
De notre Auteur comble l'espoir.
Si vous voulez savoir ce soir,
Le secret de la comédie.

EN CHOEUR.

Applaudissez tous pour savoir
Le secret de la comédie.

FIN.